

les collines
la colline

théâtre national

d'Albert Camus

mise en scène Stanislas Nordey

Grand Théâtre
du 19 mars au 23 avril 2010

les justes

d'Albert Camus

mise en scène **Stanislas Nordey**
collaboratrice artistique **Claire Ingrid Cottanceau**
scénographie **Emmanuel Clolus**
lumière **Stéphanie Daniel**
son **Michel Zurcher**
costumes **Raoul Fernandez**
assistanat **Yassine Harrada**

avec
Emmanuelle Béart Dora Doulebov
Vincent Dissez Ivan Kaliayev
Raoul Fernandez Foka
Damien Gabriac Alexis Voinov
Frédéric Leidgens Boris Annenkov
Wajdi Mouawad Stepan Fedorov
Véronique Nordey La Grande-Duchesse
Laurent Sauvage Skouratov

Grand Théâtre
du 19 mars au 23 avril 2010
du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

production

Théâtre national de Bretagne – Rennes, Compagnie Nordey, Grand Théâtre de Luxembourg

Le spectacle sera créé au Théâtre national de Bretagne le mardi 2 mars 2010 (2 – 13 mars 2010).

Le texte est publié aux Éditions Gallimard.

Les Justes a été créé le 15 décembre 1949 au Théâtre Hébertot,
dans la mise en scène de Paul CÉtly.

tournée

Théâtre des Treize Vents – Montpellier
du 27 au 30 avril 2010

La Comédie de Clermont-Ferrand
du 4 au 6 mai 2010

English Subtitled Performances (Représentations surtitrées en anglais)

The Just Assassins

by Albert Camus – *Les Justes*

Saturday 3 April at 8.30 pm/Tuesday 20 April at 7.30 pm

Avec le public

Spectateurs aveugles ou malvoyants



Les représentations du mardi 30 mars à 19h30 et du dimanche 11 avril à 15h30 sont proposées en audio-description, diffusée en direct par un casque à haute fréquence.

Spectateurs sourds ou malentendants



Les représentations du dimanche 28 mars à 15h30 et du mardi 13 avril à 19h30 sont surtitrées en français.

Rencontres

avec Stanislas Nordey et l'équipe artistique du spectacle

à l'issue de la représentation mardi 30 mars

L'homme révolté, le nouveau terrorisme

lundi 22 mars à 20h30 à l'Institut du Monde Arabe

table ronde avec Stanislas Nordey, Wajdi Mouawad et Jean Yves Guérin,

professeur de littérature française à la Sorbonne Nouvelle,

animée par Philippe Thureau-Dangin, directeur de la rédaction de *Courrier international*

entrée libre sur réservation au 01 44 62 52 00 – contactez-nous@colline.fr

Celui qui au nom de la justice exécute des êtres humains est-il un criminel ? Dans *Les Justes* (Gallimard, 1949) Albert Camus s'interrogeait sur la valeur de cet acte, en mettant en scène cinq terroristes russes s'apprêtant à tuer le grand-duc en 1905. Dans *Ciels* (Actes Sud-Papiers, 2009), présenté à l'Odéon pendant que se jouent *Les Justes* à La Colline, Wajdi Mouawad reprend à son compte la réflexion sur le passage à l'action radicale. Du terrorisme russe du début du xx^e siècle au terrorisme d'aujourd'hui – politique, social, religieux ou d'État –, quelle légitimité accorder à des crimes commis au nom d'une idéologie ?

location: 01 44 62 52 52

du lundi au samedi de 11h à 18h30

et le dimanche de 13h30 à 16h30

(uniquement les jours de représentation)

tarifs

plein tarif 27€

plus de 60 ans 22€

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 13€

le mardi 19€

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

presse **Nathalie Godard** tél: **01 44 62 52 25**

télécopie: **01 44 62 52 90** – **presse@colline.fr**

L'action se passe en Russie au début du xx^e siècle. Le Parti Socialiste Révolutionnaire a décidé d'exécuter à la bombe le grand-duc Serge pour hâter la libération du peuple russe. Cinq terroristes de l'Organisation de combat apparaissent au premier plan: Ivan Kaliayev, qui croit à la beauté et à la joie et n'accepte de tuer que pour donner une chance à la vie. Stepan Fedorov, qui lui ne croit plus qu'à la haine. Dora Doulebov, une femme qui n'a pas renoncé à son cœur dans son amour de la justice. Boris Annenkov le plus expérimenté et le chef de la cellule et Alexis Voinov, le plus jeune d'entre tous, aux nerfs fragiles. C'est Kaliayev qui doit lancer la bombe, mais au moment de la jeter il aperçoit dans la calèche les neveux du grand-duc et il suspend son geste. Quelques jours plus tard, Kaliayev tue le grand-duc. Arrêté, il reçoit la visite dans sa prison de la grande-duchesse qui lui propose de demander sa grâce contre le pardon de Dieu ; Kaliayev refuse. Skouratov, directeur du département de la police, le prévient que s'il ne dénonce pas ses amis, il fera publier dans les journaux la nouvelle de son entrevue avec la grande-duchesse et l'aveu de son repentir...

Les Justes portent en épigraphe ce vers de *Roméo et Juliette* : "O love ! O life ! Not life but love in death (Ô amour ! Ô vie ! Non la vie mais l'amour dans la mort)."

"Si extraordinaires que puissent paraître, en effet, certaines des situations de la pièce, elles sont pourtant historiques. Ceci ne veut pas dire, on le verra d'ailleurs, que Les Justes soient une pièce historique. Mais tous mes personnages ont réellement existé et se sont conduits comme je le dis. J'ai seulement tâché à rendre vraisemblable ce qui était déjà vrai. J'ai même gardé au héros des Justes, Kaliayev, le nom qu'il a réellement porté. Je ne l'ai pas fait par paresse d'imagination, mais par respect et admiration pour des hommes et des femmes qui, dans la plus impitoyable des tâches, n'ont pas pu guérir de leur cœur." (Albert Camus, Prière d'insérer, 1949.)

L'Histoire compte moins que la question clairement posée par Camus: le crime à des fins politiques peut-il être légitimé ? Deux conceptions de la révolution s'affrontent : pour Stepan, l'action révolutionnaire n'a pas de limites ; Kaliayev, venu à la révolution par amour de la vie, refuse "d'ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte."

Du terrorisme révolutionnaire russe du début du xx^e siècle au débat de l'après-guerre sur les actes résistants, jusqu'à l'instrumentalisation étatique du terrorisme aujourd'hui, la question reste urgente.

Parlons des gens de théâtre

[...] Ce que je voulais dire, c'est que je préfère la compagnie des gens de théâtre, vertueux ou pas à celle des intellectuels, mes frères. Pas seulement parce qu'il est connu que les intellectuels qui sont rarement aimables, n'arrivent pas à s'aimer entre eux. Mais voilà, dans la société intellectuelle, je ne sais pourquoi, j'ai toujours l'impression d'avoir quelque chose à me faire pardonner. J'ai sans cesse la sensation d'avoir enfreint une des règles du clan. Cela m'enlève du naturel, bien sûr et, privé de naturel, je m'ennuie moi-même. Sur un plateau de théâtre, au contraire, je suis naturel, c'est-à-dire que je ne pense pas à l'être ou à ne l'être pas et je ne partage avec mes collaborateurs que les ennuis et les joies d'une action commune. Cela s'appelle, je crois, la camaraderie, qui a été une des grandes joies de ma vie, que j'ai perdue à l'époque où j'ai quitté un journal que nous avions fait en équipe, et que j'ai retrouvée dès que je suis revenu au théâtre. Voyez-vous, un écrivain travaille solitairement, est jugé dans la solitude, surtout se juge lui-même dans la solitude. Ce n'est pas bon, ce n'est pas sain. S'il est normalement constitué, une heure vient où il a besoin du visage humain, de la chaleur d'une collectivité. C'est même l'explication de la plupart des engagements d'écrivain: le mariage, l'Académie, la politique. Ces expédients n'arrangent rien d'ailleurs. On n'a pas plutôt perdu la solitude qu'on se prend à la regretter, on voudrait avoir, en même temps, les pantoufles et le grand amour, on veut être de l'Académie sans cesser d'être non-conformiste, et les engagés de la politique veulent bien qu'on agisse et qu'on tue à leur place mais à la condition qu'ils gardent le droit de dire que ce n'est pas bien du tout. Croyez-moi, la carrière d'artiste aujourd'hui n'est pas une sinécure.

Pour moi, en tout cas, le théâtre m'offre la communauté dont j'ai besoin, les servitudes matérielles et les limitations dont tout homme et tout esprit ont besoin. Dans la solitude, l'artiste règne, mais sur le vide. Au théâtre, il ne peut régner. Ce qu'il veut faire dépend des autres. Le metteur en scène a besoin de l'acteur qui a besoin de lui. Cette dépendance mutuelle, quand elle est reconnue avec l'humilité et la bonne humeur qui conviennent, fonde la solidarité du métier et donne un corps à la camaraderie de tous les jours. Ici,

nous sommes tous liés les uns aux autres sans que chacun cesse d'être libre, ou à peu près: n'est-ce pas une bonne formule pour la future société ?

Albert Camus

Pourquoi je fais du théâtre ?, Émission télévisée "Gros plan", 1959

De Mouawad à Camus

Dans *Incendies* de Wajdi Mouawad, deux femmes, Nawal et Sawda posent la question de la violence et comment y répondre, c'est dans cet esprit que nous avons lu *Les Justes*.

Camus, comme beaucoup de gens, je l'avais étudié au lycée, et je n'en n'avais qu'une connaissance superficielle. En le reprenant, j'ai eu à la fois l'impression de le connaître et de découvrir en lui une complexité inattendue. Dans la manière dont son œuvre avait été lue et reçue, il me semblait voir des questions demeurées sans réponses. Mon projet de monter *Les Justes* a provoqué chez certains une certaine perplexité, de prime abord. Camus est un peu méprisé en tant qu'homme de théâtre sur nos scènes publiques. À tort, me semble-t-il. Le théâtre est l'un des axes de sa constitution, acteur, chef de troupe, dramaturge, amoureux, tous les fils l'y conduisent. Avec Camus, j'ai trouvé un lien de parenté avec mon travail au théâtre, et plus particulièrement celui avec Wajdi Mouawad. On trouve chez ces deux auteurs des correspondances incroyables: la recherche désespérée du Sud, cette idée d'un été perdu depuis longtemps, d'un temps où l'on refuse de se laisser enfermer dans des cases, où l'on réagit au présent, tout en rejetant les positions définitives.

Cela dit, même si Mouawad et Camus posent les mêmes questions – particulièrement celles de la légitimité du meurtre et de la justice – existe entre eux une différence essentielle: l'écriture. Mouawad dit beaucoup, dit tout et Camus est dans une épure.

Un monde sans Dieu

Kaliayev : [...] *Je ne compte plus sur le rendez-vous avec Dieu. Mais, en mourant, je serai exact au rendez-vous que j'ai pris avec ceux que j'aime, mes frères qui pensent à moi en ce moment. Prier serait les trahir.*

Les Justes, acte IV

Camus pense que, depuis les Grecs, l'art dramatique sait s'emparer des grands bouleversements de l'histoire et faire évoluer le cours

du théâtre. Il situe sa pièce précisément en 1905, au moment où bascule la question de Dieu. Vingt ans après que Nietzsche ait écrit "Dieu est mort".

Dieu disparu, Dieu n'étant plus un repère, l'homme se retrouve face à lui-même. C'est extraordinaire, terrifiant et, dans la pièce, c'est essentiel. Particulièrement pour le personnage de Kaliayev, croyant non pratiquant, qui choisit d'aider l'homme plutôt que de rencontrer Dieu: "mes rendez-vous sont sur terre", affirme-t-il.

Kaliayev, avec désespoir : [...] *L'injustice sépare, la honte, la douleur, le mal qu'on fait aux autres, le crime séparent. Vivre est une torture puisque vivre sépare...*

La grande-duchesse: *Dieu réunit.*

Kaliayev: *Pas sur cette terre. Et mes rendez-vous sont sur cette terre.*

Les Justes, acte IV

La voix du peuple

Kaliayev : *Mais nous aimons notre peuple.*

Dora : *Nous l'aimons, c'est vrai. Nous l'aimons d'un vaste amour sans appui, d'un amour malheureux. Nous vivons loin de lui, enfermés dans nos chambres, perdus dans nos pensées. Et le peuple, lui, nous aime-t-il ? Sait-il que nous l'aimons ? Le peuple se tait. Quel silence, quel silence...*

Les Justes, acte III

Des intellectuels se lancent dans l'action au nom du peuple, sans que le peuple leur ait rien demandé. Des étudiants dont l'exigence envers le terrorisme est une vie contre une vie, pas davantage. Dora et Kaliayev se posent la question de savoir si le peuple va les aimer pour ce qu'ils font, mais le peuple se tait. Et quand la réponse arrive, tout comme celle de Skouratov, le chef de la police, elle est loin de ce qu'ils attendent.

Skouratov : [...] *On commence par vouloir la justice et on finit par organiser une police. Du reste, la vérité ne m'effraie pas.* [...]

Les Justes, acte IV

Le théâtre de Camus n'est pas un théâtre à thèse. La pièce n'affirme rien, les personnages eux-mêmes ne sont sûrs de rien. Comment leur action s'inscrira-t-elle dans l'Histoire ? Seront-ils vus

comme les acteurs d'un instant particulier, ou comme des précurseurs dont on se réclamera plus tard pour analyser la question du meurtre politique ?

À l'aube d'une époque nouvelle, nous sommes dans l'enfance de toutes choses, donc tout reste ouvert. Qu'ils tuent et soient alors amenés à renier leur humanité, ou bien qu'ils aiment et alors investissent leur énergie vitale dans l'acte de construire, les personnages des *Justes* ne sont sûrs de rien. Ils inventent, s'inventent à chaque seconde.

Camus met en exergue de la pièce cette phrase de *Roméo et Juliette* : "*O love ! O life ! Not life but love in death*", et avait envisagé comme titre *La Corde*, la corde de la pendaison, celle qui, à distance, permet aux deux amants, Dora et Kaliayev, de se rejoindre.

L'accomplissement de l'amour ne peut advenir qu'à ce moment-là. Chez Camus, le sentiment de ne pouvoir aimer complètement, de ne pouvoir aimer comme tout le monde est omniprésent, se retrouve dans toute son œuvre, *Caligula*, *Le Malentendu*, partout.

Dora : *Alors, fais cela pour moi. Donne-moi la bombe. (Annenkov la regarde.) Oui, la prochaine fois. Je veux la lancer. Je veux être la première à la lancer.*

[...]

Dora : *Tu me la donneras, n'est-ce pas ? Je la lancerai. Et plus tard, dans une nuit froide...*

Annenkov : *Oui, Dora.*

Dora, elle pleure : *Yanek ! Une nuit froide, et la même corde ! Tout sera plus facile maintenant.*

Les Justes, acte V

On trouve chez Camus, comme chez Pasolini, la volonté de se mêler de tout, d'être à la fois homme de théâtre, philosophe et journaliste par besoin de rebondir sur l'actualité. Au risque de se tromper. Il n'y a pas de *doxa*, il y a le fait de pouvoir être bouleversé par quelque chose. Le contraire de Sartre qui apparaissait comme un bloc de certitudes et d'ailleurs cloue Camus au pilori pour *L'Homme révolté*, un essai qui cherche et se cherche sans proposer aucune réponse.

La force des *Justes*, c'est d'ouvrir sans cesse des questions et donc de s'ouvrir au public.

Stanislas Nordey d'après des propos recueillis, décembre 2009

Le Théâtre de l'Équipe

Quand un metteur en scène s'empare de l'œuvre d'un dramaturge, il trouve souvent un porte-parole, un héraut.

Ma rencontre fondatrice avec l'écriture de Pasolini était aussi une rencontre avec l'homme, ses questions, ses certitudes, ses doutes.

Albert Camus a aimé passionnément le théâtre, il a joué, mis en scène, écrit et fondé des groupes ou troupes, peu importe l'appellation : Théâtre du Travail et Théâtre de l'Équipe en l'occurrence.

C'est une de mes obsessions : une cellule de travail, une équipe avec des individualités fortes au service du collectif. Ce fut l'une des réussites majeures du spectacle *Incendies*, par exemple. Rêvant aux *Justes*, je me suis appuyé sur le noyau de la distribution d'*Incendies*, puisque cinq des acteurs ici présents appartenaient à la distribution (Raoul Fernandez, Damien Gabriac, Frédéric Leidgens, Véronique Nordey et Laurent Sauvage).

J'ai ensuite décidé d'adjoindre des personnalités d'horizons différents, mais dont les chemins de théâtre et de vie me semblaient particuliers et exemplaires :

Vincent Dissez, rencontré au Conservatoire National de Paris et que j'ai véritablement commencé à connaître en le voyant s'épanouir au contact de Didier-Georges Gabily. Il y a pour moi une parenté avec la génération Gabily, je me reconnais dans les envies d'un théâtre à la fois exigeant et généreux. Le parcours de Vincent, après Gabily, est un parcours tout en paris et en délicatesse avec de vrais choix.

Emmanuelle Béart, découverte au théâtre sur la grande scène de Nanterre-Amandiers où elle portait avec allégresse et fierté une Camille dans la mise en scène de Jean-Pierre Vincent. Un vrai souvenir de théâtre. La vie nous a amenés à mieux nous connaître lors de mobilisations liées au champ social, et j'ai retrouvé la même énergie, la même disponibilité que j'avais entrevues dans *On ne badine pas avec l'amour*. Ses choix cinématographiques, ses fidélités à Assayas, Rivette, Téchiné ou Raoul Ruiz me rapprochent d'elle, évidemment.

Wajdi Mouawad est un complice avec lequel j'aime rêver à des aventures toujours nouvelles et improbables, comme le fut la naissance de cette amitié entre deux hommes de théâtre qu'*a priori* tout éloigne... sauf le goût pour la littérature. Chassés-croisés entre nous deux depuis presque dix ans maintenant, dont l'épisode présent est savoureux puisqu'au moment même où il jouera *Les Justes* à La Colline, je défendrai à l'Odéon sa pièce *Ciels*. Pour lui aussi, la question de l'équipe est au centre de l'engagement théâtral.

Stanislas Nordey, janvier 2010

Albert Camus

Il naît le 7 novembre 1913 à Mondovi (Algérie). Son père, ouvrier agricole, est tué en 1914 à la guerre. Sa mère, d'origine espagnole, s'installe alors à Alger avec ses deux garçons dans le quartier populaire de Belcourt ; Camus entre à l'école communale en 1918, obtient une bourse qui lui permet de poursuivre ses études au lycée d'Alger jusqu'en 1930, année où il subit les premières attaques de la tuberculose. Il étudie la philosophie sous la direction de Jean Grenier en exerçant divers métiers pour financer ses études, parcourt l'Algérie avec la troupe de Radio-Alger, publie *Noces*, est journaliste au quotidien *Alger Républicain*. La situation internationale se tend, *Alger Républicain* doit cesser sa parution, Camus part pour la France, où il est engagé à *Paris-Soir*. En 1942, il milite activement dans le mouvement de résistance "Combat" qui le délègue à Paris en 1943; à la Libération il deviendra rédacteur en chef du journal *Combat*. Il publie cette année là, *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* aux Éditions Gallimard; ces deux livres lui valent d'accéder à la notoriété. Il rencontre Jean-Paul Sartre en 1944, les deux hommes entretiennent des rapports amicaux qui vont se dégrader, en particulier à cause des prises de position de Camus contre le stalinisme et de son refus de l'existentialisme. *Le Malentendu* est créé au théâtre en 1944, suivi en 1945 de *Caligula*, *L'État de siège* en 1948 et *Les Justes* fin 1949.

Après la guerre, il continue à marquer la vie littéraire. L'édition en 1951 de *L'Homme révolté* lui vaut à la fois les foudres des surréalistes et des existentialistes qui publient dans *Les Temps Modernes* un article très critique. La rupture définitive avec Sartre date de l'année suivante. La guerre d'Algérie qui débute en 1954 est pour lui une tragédie. Il lance en 1956 un "appel à la trêve civile" qui ne rencontrera aucun

écho. *L'Été*, *La Chute*, *L'Exil et le royaume* marquent le renouvellement de la création romanesque. En 1957, il obtient le prix Nobel de littérature pour l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière avec un sérieux pénétrant les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes. Trois ans plus tard, le 4 janvier 1960, il meurt dans l'accident de voiture qui coûte également la vie à Michel Gallimard sur une route de l'Yonne. On retrouvera dans le véhicule le manuscrit inachevé de *Premier homme*, récit autobiographique.

Stanislas Nordey

mise en scène

Né en 1966, il a suivi les cours de Véronique Nordey avant d'intégrer le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. En 1988, il crée avec Véronique Nordey la Compagnie Nordey. De 1995 à 1997, il est associé à la direction artistique du Théâtre Nanterre-Amandiers auprès de Jean-Pierre Vincent, et, de janvier 1998 à 2001, il devient directeur du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Depuis 2000, il est artiste associé au Théâtre national de Bretagne et responsable pédagogique de l'École du TNB à Rennes. Comédien, il a été notamment dirigé par Madeleine Marion dans *Shaptai* de Raphaël Sadin (1990) ; Jean-Pierre Vincent dans *Combats dans l'Ouest* de Vichnievski (1990) ; Jean-Christophe Saïs dans *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès (2002) ; Laurent Sauvage dans *Orgie* de Pier Paolo Pasolini (2003) ; Christine Letailleur dans *Pasteur Ephraïm Magnus* de Hans Henny Jahnn (2004-2005) et dans *La Philosophie dans le boudoir* de Sade (2007-2008) ; Anatoli Vassiliev dans *Thérèse philosophe* (2007) ; Céline Pouillon dans *La Ballade de la geôle de Reading* d'Oscar Wilde (2009). En 1988, sa mise en scène de *La Dispute* de Marivaux est très remarquée. Il monte ensuite des textes de Pasolini, Manfred Karge, Armando Llamas, Hervé Guibert, Jean Genet, Heiner Müller, Nazim Hikmet, Didier-Georges Gabily, Molière, Werner Schwab... En 1997, il signe la mise en scène de *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce à Théâtre Ouvert qui lui vaut le prix du Syndicat de la critique de la meilleure création. Depuis 2000, il a mis en scène au théâtre : *Récits de naissance*, textes de Roland Fichet, Philippe Minyana, Jean-Marie Piemme, *L'Épreuve du feu* de Magnüs Dahlström, *Atteintes à sa vie* de Martin Crimp, *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux, *Cris* de Laurent Gaudé, *Les Habitants* de

Frédéric Mauvignier, *Forces* d'August Stramm, *Gênes 01* et *Peanuts* de Fausto Paravidino, *Sept secondes/In God we trust* et *Das System* de Falk Richter ou encore *Violences* de Gabily, *La Puce à l'oreille* de Feydeau, *Électre* de Hofmannsthal et *Incendies* de Wajdi Mouawad qu'on a pu voir à La Colline. Pour l'opéra, il a mis en scène : *Le Grand Macabre* de György Ligeti, *Les Trois Sœurs* de Peter Eötvös d'après Tchekhov, *Kopernikus* de Claude Vivier, *Héloïse et Abelard* d'Ahmed Essyad, *Le Balcon* d'Eötvös d'après Genet, *I Capuleti e i Montecchi* de Bellini, *Jeanne au bûcher* d'Arthur Honegger, *Les Nègres* de Michaël Levinas d'après Genet, *Saint-François d'Assise* d'Olivier Messiaen, *Pelléas et Mélisande* de Debussy, pour lequel il reçoit à Londres en 2008 le prestigieux Laurence Olivier Award, et récemment : *Melancholia* de Georg Friedrich Haas. Au Festival d'Avignon 2009, il joue dans *Ciels* de Wajdi Mouawad et crée *399 secondes* de Fabrice Melquiot en novembre 2009, avec les élèves de la 6^e promotion de l'École du TNB (en coproduction avec Théâtre Ouvert).

Claire Ingrid Cottanceau

collaboratrice artistique

Elle suit sa formation à l'École du Théâtre national de Chaillot, alors sous la direction d'Antoine Vitez. Actrice et assistante à la mise en scène, elle travaille notamment avec André Engel, Matthias Langhoff, Robert Cantarella, Christian Colin, Christophe Rouxel, François Coupat, Alain Fourneau.

Depuis 2006 elle est collaboratrice artistique de Stanislas Nordey pour *Gênes 01/Peanuts* de Fausto Paravidino (2006), *Incendies* de Wajdi Mouawad (2007) *Sept secondes/In God we trust*, *Nothing Hurts* et *Das System* de Falk Richter (2008), *399 secondes* de Fabrice Melquiot (2009).

Elle est également actrice dans *Incendies*, *Nothing hurts* et *Das System*. Elle réalise plusieurs projets, parmi lesquels : *Ceci n'est pas une conférence*, cycle d'installations-performances présenté depuis 2003 au Festival d'Helsinki, à Rosavieni, à Paris et à Rennes ; *Topographie 1*, installation réalisée à partir d'une commande de la Ville de Rennes pour la manifestation *Envie de Ville* en 2005 ; *Sans titre*, 1^{er} fragment, film réalisé avec les acteurs de la 5^e promotion de l'École du Théâtre national de Bretagne pendant la durée de leur formation. Ce film a été notamment projeté à Théâtre Ouvert (2006), durant le festival Mettre en Scène à Rennes (2006), à la Ménagerie de Verre (2007), et au Festival d'Avignon (2008).

Emmanuel Clolus

scénographie

Après des études dans une école d'arts appliqués, il devient l'assistant du décorateur Louis Bercut. Par la suite, il réalise de nombreux décors, notamment pour Frédéric Fisbach, Arnaud Meunier, Blandine Savetier... Il travaille très régulièrement avec Stanislas Nordey

aussi bien pour le théâtre que pour l'opéra : *La Dispute* et *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux, *Tabataba* de Bernard-Marie Koltès, *Calderon* et *Pylade* de Pier Paolo Pasolini, *Splendid's* de Jean Genet, *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, *Les Comédies féroces* de Werner Schwab, *Violences* et *Contention* de Didier-Georges Gabily, *La Puce à l'oreille* de Georges Feydeau, *Électre* de Hofmannsthal, *Incendies* de Wajdi Mouawad ; et à l'opéra : *Le Pierrot lunaire* de Arnold Schönberg et *Le Rossignol* d'Igor Stravinsky sous la direction de Pierre Boulez, *Le Grand Macabre* de György Ligeti, *Les Trois Sœurs* et *Le Balcon* de Peter Eötvös, *Kopernicus* de Claude Vivier, *Héloïse* et *Abélard* de Ahmed Essyad, *Jeanne au bûcher* de Arthur Honegger, *Les Nègres* de Michaël Levinas, *I Capuletti e i Montecchi* de Vincenzo Bellini, *Saint-François d'Assise* de Olivier Messiaen, *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, *Melancholia* de Georg Friedrich Haas, et plus récemment *Lohengrin* de Richard Wagner. Il a également réalisé des décors d'opéra pour le metteur en scène François de Carpentries et travaille depuis 2006 avec Wajdi Mouawad pour lequel il a réalisé les décors de *Forêts*, *Littoral*, *Seuls*, *Le Sang des promesses* et *Ciels...*

Stéphanie Daniel

lumière

Diplômée de l'École du Théâtre national de Strasbourg en 1989, elle se consacre à la conception lumière et collabore avec de nombreux metteurs en scène. Depuis 1990, elle travaille régulièrement avec Denis Podalydès, Catherine Anne, Stanislas Nordey, Martine Wijckaert, Jean Dautremay, Jean-Marc Eder et épisodiquement avec Matthew Jocelyn, Charles Tordjman, Anne-Laure Liégois, Philippe Delaigue, et d'autres. Dans le domaine lyrique, elle réalise des éclairages pour Alain Garichot, *Maria*

Stuarda de Donizetti au Grand Théâtre de Genève; Stanislas Nordey, *Les Nègres, Tea* de Tan Dun à l'Opéra de Lyon, *Le Balcon* de Peter Eötvös au Festival lyrique d'Aix-en-Provence; Yaël Bacri (*Les Rechants du mal-aimé*) pour l'opéra junior de Montpellier dirigé par Vladimir Kojoukharov; Yves Lefèvre à l'Opéra de Marseille, Nancy, Liège et Saint-Étienne (*Un bal masqué*); Marthe Keller pour *Cassandre* au Théâtre de Genève; Christian Gangneron (*Opérette*). Elle conçoit également des éclairages pour des expositions, notamment *Berlioz* (Bibliothèque nationale de France), *Le cinéma expressionniste* (Cinémathèque), *Vivant Denon et Francesco Salviati* (Musée du Louvre), *Carries, Zen et le Mont Athos, Pelez* au Petit Palais...

Stéphanie Daniel s'est vu remettre en 2007 le Molière du meilleur créateur de lumière pour *Cyrano de Bergerac*, mis en scène par Denis Podalydès à la Comédie-Française.

Raoul Fernandez costumes

Il est tout aussi bien acteur, chanteur que costumier. Il fait une formation à l'université Paris VIII – Saint-Denis au département Théâtre pendant cinq années, aux ateliers Couture de l'Opéra Garnier durant les directions de Rudolf Noureev et Patrick Dupont, participe à des stages à Baltimore et New York sur le cabaret et le music hall grâce à une bourse de l'UNESCO, un stage d'éclairage et scénographie avec le centre universitaire international de formation et de recherche dramatique (CUIFERD) à Nancy... Il joue au théâtre sous la direction, notamment de Stanislas Nordey : *Les Présidentes* de Werner Schwab, *Quatorze pièces piégées et plus* d'Armando Llamas, *Le Tartuffe* de Molière (il interprète Dorine), *Porcherie* de Pier Paolo Pasolini, *Incendies* de Wajdi Mouawad; Pierre Maillet: *Igor et caetera*

de Laurent Javaloyes, *Les Ordures, la ville et la mort* de Rainer Werner Fassbinder; Cédric Gourmelon, *Edouard II* de Marlowe; Marcial di Fonzo Bo : *Le Frigo, Les poulets n'ont pas de chaises, Eva Peron* de Copi, *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan... Il crée des costumes pour le théâtre et également pour l'opéra. En 2009, il a joué *La Petite dans la forêt profonde* avec Catherine Hiegel et *La Dame de chez Maxim* mise en scène de Jean-François Sivadier.

avec

Emmanuelle Béart

Elle démarre sa carrière de comédienne au cinéma dans les années quatre-vingts. Elle joue sous la direction de Claude Berri dans *Jean de Florette*, puis *Manon des sources* qui lui vaut le César de la meilleure actrice dans un second rôle ; elle enchaîne avec Tom Mc Laughlin, Yannick Bellon, Édouard Molinaro, Jacques Rivette (*La Belle Noiseuse*), Ettore Scola (*Capitaine Fracasse*)... Elle rencontre Claude Sautet qui l'engage pour *Un cœur en hiver* (1991) et *Nelly et Monsieur Arnaud* (1994), films couronnés de nombreux prix ; André Téchiné la dirige dans *J'embrasse pas* (1991), *Les Égarés* (2003), *Les Témoins* (2006) ; elle travaille notamment avec Régis Wargnier, Brian de Palma, Claude Chabrol, Raoul Ruiz, Olivier Assayas, François Ozon, Michel Deville, Fabien Onteniente... En 2009, elle tourne *Ma compagne de nuit* avec Isabelle Rocard, *Nous trois* avec Renaud Bertrand, *Ça commence par la fin* avec Michaël Cohen. Au théâtre, Bernard Murat l'a mise en scène dans *La Répétition* de Jean Anouilh (1986) et *La Double Inconstance* de Marivaux (1988) ; Jacques Weber dans *Le Misanthrope* de Molière (1989) ; Jean-Pierre Vincent dans *On ne badine pas avec l'amour* de Alfred de Musset (1993) ; Luc Bondy dans *Jouer avec le feu* d'August Strindberg (1996).

Vincent Dissez

Il participe à l'atelier de Didier-Georges Gabily en 1989, est admis au CNSAD en 1990, dans les classes de Catherine Hiegel, Stuart Seide et Philippe Adrien. Au théâtre, il travaille notamment avec : Jacques Lassalle, *La Serva amorosa* de Goldoni, *George Dandin* de Molière ; Anatoli Vassiliev, *Bal masqué* de Lermontov ; Didier-Georges Gabily, *Phèdre et Hippolyte* (1990) et *Gibiers du temps* (1994) ; Bernard Sobel, *Napoléon*

ou *les Cent-Jours* de Christian Dietrich Grabbe, *Le Juif de Malte* de Marlowe ; Jean-Marie Patte, *Baban Kim (Mes fils)* ; Jean-Baptiste Sastre, *Haute surveillance* de Jean Genet, *Léonce et Léna* de Georg Büchner, *La Surprise de l'amour* de Marivaux ; Christophe Huysman et Olivier Werner, *Les Hommes dégringolés* ; Hubert Colas, *Purifiés* de Sarah Kane ; Marc Paquien, *La Mère* de Crimp ; Anne Torrès, *Le Fou d'Elsa d'après Aragon* ; Jean-Louis Benoit, *Les Caprices de Marianne* de Alfred de Musset ; Jean-François Sivadier, *Le Roi Lear* de Shakespeare ; Cédric Gourmelon, *Edouard II* de Marlowe ; Sylvain Maurice, *Richard III* de Shakespeare. Il travaille également pour le cinéma et la télévision, entre autres avec David Pharaon, Pierre Courrège, Jean-Pierre Limosin, Valérie Tolédano.

Damien Gabriac

Il a commencé par suivre des études théâtrales à l'École de Théâtre de Rodez avec Olivier Royer (2002-2003). Il intègre ensuite la 5^e promotion de l'École du Théâtre national de Bretagne (2003-2006) ; il suit les classes de Cédric Gourmelon, Stanislas Nordey, Marie Vayssière, Jean-Christophe Saïs... Il participe à l'écriture du scénario d'un court-métrage avec l'Écran Saint-Denis et Kouam Tawa à Ouagadougou (septembre 2006, février 2007). Il a joué, sous la direction de Stanislas Nordey dans *Cris* de Laurent Gaudé, création à Théâtre Ouvert au printemps 2005, *Peanuts* de Fausto Paravidino, création dans le cadre de Mettre en Scène 2006, reprise à Théâtre Ouvert. Il a joué dans *Palabres et folles pensées*, *Anatomie 2010 – comment toucher ?* de et mise en scène de Roland Fichet.

Frédéric Leidgens

Il est né à Verviers (Belgique). Il étudie la philologie germanique aux universités de Heidelberg et Saarbrücken de 1971 à 1975. Après une formation de comédien à l'École du Théâtre national de Strasbourg, il travaille avec de nombreux metteurs en scène dont Alain Françon, André Engel, Bernard Sobel, Robert Girones, Jacques Nichet, Michel Deutsch, Christian Colin, Marcel Bozonnet, Jacques Falguières, Arnaud Meunier, François Lepoix. Et tout dernièrement : avec Claudia Bosse, *Phèdre* (Racine et Sénèque) et Bruno Meyssat dans *Observer*. En 1993, il aménage un espace de trente places dans un ancien salon du Théâtre Paris-Villette où il crée *Charles Baudelaire, 211 avenue Jean-Jaurès Paris 19^e*. Il présente ensuite, dans les caves de ce même théâtre, un spectacle autour de François Villon, *Je reconnais tout sauf moi-même* avec Marc Lalou (1998). Il met en scène et joue *Lenz* de Georg Büchner au Théâtre de Gennevilliers (1999). En 2003, il travaille avec les acteurs en formation de l'Atelier Volant à Toulouse ; avec certains d'entre eux, il constitue un "cœur de troupe" et met en scène *Des voix qui s'embrassent* de J.-M. Synge. Il a écrit et joué avec Daniel Emilfork *Archéologie Domus, La Journée des chaussures* et *Comment te dire* (Les Solitaires Intempestifs). Il a participé à plusieurs des spectacles de Stanislas Nordey : *Violences* de Didier-Georges Gabily, *L'Épreuve du feu* de Magnus Dahlström, *Atteintes à sa vie* de Martin Crimp, *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux, *Les Habitants* de Laurent Mauvignier (création à Théâtre Ouvert), *Incendies* de Wajdi Mouawad création dans le cadre de Mettre en Scène à Rennes en 2007. Il travaille également avec des chorégraphes dont Sumako Kosseki, François Verret, Mark Tomkins, Charles Cré-Ange, Wanda Golonka...

Wajdi Mouawad

Il obtient en 1991 son diplôme de l'École nationale de théâtre du Canada. Acteur, auteur et metteur en scène, il crée sa première compagnie, Théâtre Ô Parleur. En 2000, il prend la direction artistique du Théâtre de Quat'sous de Montréal ; en 2005, il fonde une compagnie québéco-française, Abé Carré Cé Carré/Au carré de l'hypoténuse. Il travaille des deux côtés de l'Atlantique, monte ses propres textes, *Littoral, Willy Protogoras enfermé dans les lettres, Rêves, Incendies, Forêts, Seuls* et, en 2009 au Festival d'Avignon, *Ciels* ; ce qui ne l'empêche pas de mettre en scène *Macbeth* de Shakespeare, *Don Quichotte* de Cervantès, *Trainspotting* d'Irvine Welsh (dont il signe les adaptations scéniques), *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello ou *Ma mère chien* de Louise Bombardier... Depuis 2007, il est directeur artistique du Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa, et depuis 2008 artiste associé à l'Espace Malraux de Chambéry. Il était artiste associé du Festival d'Avignon 2009.

Véronique Nordey

Formée par Tania Balachova, elle a créé son propre cours d'art dramatique en 1982 jusqu'en 2007. On l'a notamment vue au théâtre dans *Les Officiers* de Reinhold Lenz, mise en scène de Jean Tasso, *Pylade* de Pier Paolo Pasolini, *La Noce* de Stanislas Wyspianski, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce, *Nouvelle Vague* de et mise en scène par Garance Dor, *Violences* de Didier-Georges Gabily, *Pelléas et Mélisande* mise en scène de Jean Christophe Saïs, *Électre* de Hofmannsthal, *Incendies* de Wajdi Mouawad, *Das System* de Falk Richter dans les mises en scène de Stanislas Nordey. Elle a tourné pour le cinéma avec, entre autres, Raymond

Rouleau, Noémie Lvovsky, Anne Fontaine,
Jean Xavier de Lestrade...

Laurent Sauvage

Il est metteur en scène et comédien.
Il a principalement joué sous la direction
de Jean-Pierre Vincent, *Tout est bien
qui finit bien* de William Shakespeare;
Frédéric Fisbach, *Les Aventures d'Abou
et Maimouna* d'après Bernard-Marie
Koltès ; Serge Tranvouez, *L'Orestie*
d'Eschyle ; Véronique Nordey, *Iphigénie
ou le Pêché des dieux* de Michel Azama.
Il a été artiste associé à la direction
du Théâtre des Amandiers à Nanterre,
ainsi qu'au Théâtre Gérard-Philipe de
Saint-Denis. En 2002, il joue dans *La Puce
à l'oreille* de Georges Feydeau, mise en
scène de Stanislas Nordey ; il met en
scène en 2003 *Orgie* de Pier Paolo
Pasolini dans le cadre du festival Mettre
en Scène à Rennes ; en 2005, *Je suis un
homme de mots*, textes de Jim Morrison
au Théâtre Molière, Maison de la Poésie
à Paris. Il joue dans *Cris* de Laurent
Gaudé (2006), *Incendies* de Wajdi
Mouawad (2007), *Das System* de Falk
Richter (2008), mises en scène de
Stanislas Nordey. Il participe à la
création de *Pour rire pour passer le
temps* de Sylvain Levey, mise en scène
Guillaume Doucet pour Mettre en Scène
2009.

et

L'Éveil du printemps

d'après **Frank Wedekind**

mise en scène **Guillaume Vincent**

du 12 mars au 16 avril 2010

Petit Théâtre

Prochain spectacle

Ciseaux, papier, caillou

de **Daniel Keene**

mise en scène **Daniel Jeanneteau** et **Marie-Christine Soma**

du 5 mai au 5 juin 2010

Petit Théâtre

la colline
théâtre national

www.colline.fr

01 44 62 52 52

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e



Télérama



Magazine Littéraire

evene.fr